

Pierre CORAN

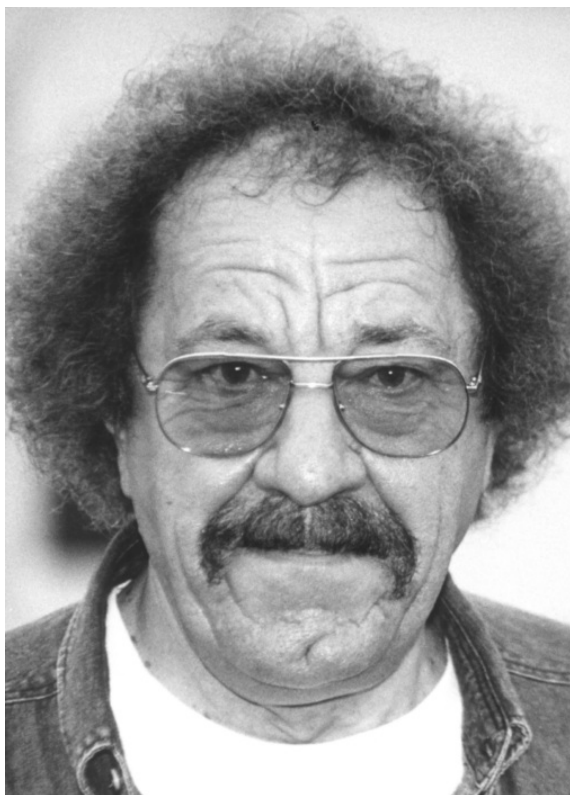


Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Carl NORAC

Service du Livre Luxembourgeois - 2002

La littérature pour la jeunesse a longtemps été considérée comme un sous-produit. Aujourd'hui, elle est devenue l'essor littéraire le plus saillant de cette fin de siècle avec la création de dizaines de collections, tant chez les éditeurs spécialisés que chez ceux qui, à l'origine, se vouaient uniquement à une production réservée aux adultes.

Depuis quatre décennies, Pierre Coran défend une poésie pour enfants qui, en un langage simple et direct, débarrasse le genre d'une production traditionnelle, mièvre et moralisatrice. Pierre Coran jouit de nos jours d'une réputation internationale avec notamment l'obtention, fin 1989, du premier Grand Prix de Poésie pour la Jeunesse créé à Paris, lors de *La Fureur de Lire*, par le Ministère de la Jeunesse et la Maison de Poésie. Le recueil primé est édité

chez Hachette, dans Le Livre de Poche, fait rarissime pour un poète belge.

C'est cet itinéraire que nous proposons de suivre, celui d'un poète et aussi d'un conteur, d'un romancier qui écrit «pour la part d'enfance qui vit en chacun de nous, discrète et révélée, au delà des âges et des modes».

Biographie

Pierre Coran est né en 1934, à Saint-Denis en Brocqueroie, dans la banlieue de Mons, chef-lieu du Hainaut belge. Son enfance, pendant la Seconde Guerre mondiale, il la passe en «ropieur» (la version locale du «gavroche»!). On en trouve le récit dans ***Le commando des pièces-à-trous, La fronde à bretelles et La nuit des pélicans***, trilogie où l'auteur décrit la face cachée, tragi-comique de l'Occupation allemande vue par des enfants d'alors et que le cinéaste belge Pierrôt de Heusch a mise en images avec la complicité des comédiens Michel Galabru et Daniel Prévost.

Le fils est à l'aube de l'adolescence quand le père, tailleur de pierre, meurt de la silicose. Cette blessure à vif poussera Pierre Coran à écrire son premier roman, le plus noir, intitulé ***Les incurables***. On y sent l'empreinte qu'a laissée le Camus de ***L'étranger*** sur le jeune auteur avide de lectures.

Devenu instituteur, dans la mouvance de la pédagogie Freinet, il fonde ***Le Cyclope***, une revue autour de laquelle graviteront un groupe de jeunes auteurs, un cabaret littéraire (animé par Irène Coran, épouse du poète et récitante), un Prix de Poésie réservé aux moins de vingt ans ainsi que des contacts internationaux qui aboutiront à l'édition de deux anthologies de poèmes d'enfants de tous pays (initiative qui fut particulièrement louée par Raymond Queneau).

À cette époque, ses élèves estimant injuste qu'il n'écrive que pour les adultes amènent Pierre Coran à composer des poésies et des contes pour enfants, vocation, devenue prioritaire, qui se poursuit aujourd'hui avec la parution de nombreux albums, traduits dans une douzaine de pays dont le Japon, l'Indonésie, les U.S.A., l'Afrique du Sud...

En 1979, il est lauréat, à Château-Thierry, du Prix Jean de La Fontaine présidé par Armand Lanoux.

Pierre CORAN - 6

Après avoir dirigé l'École d'Application de l'École Normale de l'État à Mons, Pierre Coran fut, durant vingt années, professeur d'histoire de la littérature au Conservatoire Royal de la ville.

En 2000, il est nommé au prix Hans Christian Andersen organisé au niveau mondial par l'International Board on Books for Young People (IBBY)

Pierre Coran a été administrateur de sa société d'auteurs, la SABAM et il est l'heureux Papa Loup d'une petite Else née en novembre 1999.

Bibliographie

Poésie :

- *Le fiel*, chez l'auteur, Mons, 1959.
- *La poix*, Grassin, Paris, 1960.
- *Les yeux ivres*, La Nouvelle Pléiade, Paris, 1965.
- *À fleur de tempes*, Le Cyclope, Jurbise, 1969.
- *La belle amour*, Éd. L.Musin et Le Cyclope, Bruxelles-Jurbise, 1969, 1985.
- *L'horizon n'est pas la mer*, Luce Wilquin éditrice, Avin, 1996.
- *La flûte enchantée*, récit en vers, La Renaissance du Livre, Tournai, 2000.

Pour les enfants :

- *La mare aux fées*, Phalanstère, Bruxelles, 1960.
- *Les herbes folles*, Le Cyclope, Mons, 1962.
- *Les secrets de coccinelle*, Le Cyclope, Mons, 1964.
- *La puce à l'oreille*, Le Cyclope, Mons, 1967.
- *La plume au vent*, Le Cyclope, Jurbise, 1970.
- *Patte blanche*, Le Cyclope, Jurbise, 1972.
- *Pile ou face*, Le Cyclope, Jurbise, 1974.
- *Le moulin à images*, L'École des Loisirs, Paris, 1977.
- *La courte échelle*, Le Cyclope, Jurbise, 1977.
- *La tête en fleurs*, Le Cyclope, Jurbise, 1979.
- *La pipe à bulles*, Duculot, Gembloux, 1981.
- *Bédérimes*, Casterman, Tournai, 1985.
- *Direlire* (10 livres de comptines), Casterman, Tournai, 1989-94 ; Bruxelles, 99-2000.
- *Jaffabules*, Hachette, Le Livre de Poche, Paris, 1990-95-97-99.
- *Chats qui riment et rimes à chats*, Hurtubise, Québec-Gamma, Paris, 1994.
- *Printemps d'artistes*, L'École des Loisirs, Paris, 1995.
- *Le roman de Renart* (réécriture en vers), Casterman, Tournai, 1996.

- *Animalicieux*, Pastel, Bruxelles, 1997.
- *Inimaginaire*, Labor, Espace Nord Junior, Bruxelles, 2000.

Contes :

- *Flic*, l'écureuil (7 titres), série T.V., Chantecler, Aarselaar, 1976.
- *L'enfant qui voulait devenir clown*, Casterman, Tournai, 1980, 1992.
- *Hubert va à la pêche*, Casterman, Tournai, 1983, 1990.
- *Gil et Julie* (6 titres), série T.V., R.T.L. Éditions, Luxembourg, 1983-84.
- *Histoires d'animaux* (14 titres), Chantecler, Aarselaar, 1983-84.
- *Arsène lapin* (9 titres), Casterman, Tournai, 1985-1994
- *Le castor paresseux*, Casterman, Tournai, 1987-1994.
- *La bande à Phil* (6 titres), Casterman, Tournai, 1988.
- *Adrien le musicien*, Casterman, 1990.
- *Nicolas le poète*, Casterman, 1992.
- *Iseut pas-de-deux*, Casterman, Tournai, 1993.
- *Émeline qui voit tout*, Casterman, Tournai, 1995-96.
- *Ma famille*, Bilboquet, Paris, 1997.
- *Manon cœur citron*, Flammarion, Paris, 1998.
- *Éléphant Puce*, Artis, Bruxelles, 2000.
- *La grande nuit d'Anne-Sophie*, Flammarion, Paris, 2000.
- *Anatole change d'école*, Flammarion, Paris, 2000.

Romans :

- *Les incurables*, Pierre De Meyère, Bruxelles, 1965.
- *Le feu au ventre*, Pierre De Meyère, Bruxelles, 1973.
- *La peau de l'autre*, Duculot, Gembloux, 1983 ; Casterman, Tournai, 1986-97.
- *Le commando des pièces-à-trous*, Milan, Toulouse, 1988, 93, 96, 99.
- *L'éphélide*, Luce Wilquin, Lausanne, 1989.
- *La fronde à bretelles*, Milan, Toulouse, 1991, 94, 2000.
- *Terminus Odéon*, Milan, Toulouse, 1993, 2000.
- *Le cœur andalou*, Le Livre de Poche, Paris, 1993.
- *La nuit des pélicans*, Milan, Toulouse, 1995, 2000.
- *Les matous d'Osiris*, Milan, Toulouse, 1997.
- *Mémoire blanche*, Seuil, Paris, 1997.

- *Les disparus de Lilliput*, Magnard, Les P'tit Policiers, Paris, 1999.
- *La momie d'Halloween*, Magnard, les P'tits Fantastiques, Paris, 2000.
- *L'ombre de papier*, Flammarion, Tribal, Paris, 2000.
- *De kwartjesclub*, Houtekiet, Anvers, 1999 (version néerlandaise de la trilogie des Pièces-à-Trous).

Essais :

- *Poèmes d'enfants de tous pays*, Phalanstère, Bruxelles, 1961.
- *Enfants du monde*, Pierre De Meyère, Bruxelles, 1966.
- *Maurice Carême*, Pierre De Meyère, Bruxelles, 1966.
- *Ces chers z'anges*, Pierre De Meyère, Bruxelles, 1968.
- *La corne aux muses*, Pierre De Meyère, Bruxelles, 1974.
- *Poésie vivante à l'école*, Casterman, Tournai, 1980.
- *L'atelier de poésie*, Casterman, Bruxelles, 1999-2000.

Discographie :

- *Comptines et racontines* (Irène Coran dit et Claudine Régnier chante Pierre Coran), Disques *Arc-en-Ciel*, SM, Paris, 2000.

Textes et analyses

1. Le poète

C'est dans l'accompagnement d'une musique aussi tendre que sensuelle qu'on voudrait écouter les strophes de Pierre Coran. Et ce chant doit courir d'un cœur à l'autre dans l'exaltation d'une grande forêt d'amour.

C'est par ces mots que le poète Norge s'est plu à décrire les poésies de Pierre Coran : on y trouve les éléments essentiels de son œuvre poétique, à savoir une recherche rigoureuse de la musicalité, une volonté de suggérer un message simple et tendre.

Sa thématique est axée non seulement sur la nature dont l'auteur se sent très proche (il vit à l'orée d'une forêt!), mais aussi sur la vie même du langage. Il a fait sienne l'affirmation de Victor Hugo qui voyait les mots comme « des êtres vivants qui vivent en nous pour animer et fortifier le langage ».

*Par le jeu des anagrammes,
Sans une lettre de trop,
Tu découvres le sésame
Des mots qui font d'autres mots.*

*Me croiras-tu si je m'écrie
Que toute NEIGE a du GÉNIE ?*

*Vas-tu prétendre que je triche
Si je change ton CHIEN en NICHE ?*

*Me traiteras-tu de vantard
Si une HARPE devient PHARE ?*

Pierre CORAN - 12

*Tout est permis en poésie.
Grâce aux mots, l'IMAGE est MAGIE.*

(Jaffabules)

Insérées dans un contexte poétique, les acrobaties de langage ne sont pas gratuites. Ainsi, les anagrammes attirent l'attention sur l'aspect « caméléon » de certains mots.

La Lune à voile

*La Lune
Est à la une :
Elle fait de la voile.*

*Lune à voile vole, vole,
Lune à voile vole haut.*

*La Lune
Est à la hune
D'une jonque d'opales.*

*Lune à voile vole, vole,
Lune à voile vole haut.*

*La Lune
Est le fanal
De mon rêve de toile.*

*Lune à voile vole, vole,
Lune à voile vole haut.*

Elle étoile des oiseaux.

(Jaffabules)

Magie

*Merveille !
Le Soleil
Est tombé dans l'eau.*

*Mer veille
Le Soleil
Dans la nuit de l'eau.*

*Merveille !
Le Soleil
Est sorti de l'eau.*

*Mer veille.
Elle éveille
Des vagues d'oiseaux*

*Qui hèlent,
À fleur d'ailes
L'aurore nouvelle.*

(Jaffabules)

On remarquera dans ces deux textes la prédilection du poète à créer la métaphore autour des éléments naturels. L'apparente simplicité des textes sous-tend un travail tout en nuances et en rigueur.

De la comptine, Pierre Coran a retenu l'économie de vocabulaire, l'allitération. Courte et rythmée, cette poésie veut faciliter la capacité de l'enfant à dire, à chanter, à engranger le texte dans sa mémoire en suivant la respiration des mots.

Poésie de Papouasie

*Quand Papou prend un bain,
Ses poux mettent les bouts.
Mais tout bain pris sans pou
N'est pas bain de Papou.*

Pierre CORAN - 14

*Poissons que Papou pêche
Jamais ne sont poisons.
Mais quand poissons se sèchent,
On ne sait si c'en sont.*

*Tout Papou qui vit nu,
En Guinée, est né nain,
Donc Papou qui naît nain
Est un Papou nain nu.*

*Onze Papous sur douze
Vivent la vie en douce
Et l'autre en poésie
Dans la Papouasie.*

(Direlire)

Si six cents couteaux-scies

Si six cents couteaux-scies,

*Si six cents couteaux-scies
Scient, en six,*

*Si six cents couteaux-scies
Scient, en six,
Six cent six saucisses,*

*Si six cents couteaux-scies
Scient, en six,
Six cent six saucisses,
Qu'obtient-on au total ?*

Une cuisine sale.

(Direlire)

Libellule et Pipistrelle

*Libellule et Pipistrelle,
De nuit, se sont fait la belle
Du Larousse universel.*

*Pour ne plus être à la page,
Elles ont, contre l'usage,
Dénaturé leur image.*

*N'en déplaise aux magisters,
Aux rimeurs de dictionnaire,
Aux diseurs et aux diserts,*

*Libellule et Pipistrelle,
Sous ma plume, sont rebelles
Du Larousse universel*

*Et s'articulent, virgule,
Avec une majuscule,
Libelstrelle et Pipilule.*

(Jaffabules)

Qui ?

*Qui scalpe les chênes,
Les bouleaux, les frênes ?*

*Dans les bois qui fument,
Chemins cheminées,*

*Qui sculpte la brume
En ronds de fumée ?*

*Ce n'est pas l'automne,
La foudre qui tonne,*

*Ni le vent félin.
C'est l'été indien.*

(Jaffabules)

Dans ces poèmes, on pourra déceler plusieurs ingrédients importants qui composent l'alchimie de Pierre Coran:

1. L'auteur prend plaisir à jouer sur les oppositions phonologiques (b-p dans *Poésie de Papouasie*), sur l'accumulation des récurrences consonantiques (le «s» dans *Si six cents couteaux-scies*).

2. Pour Pierre Coran, un poème doit, pour prendre son sens, aboutir à une chute finale. Dans *Qui ?*, l'ensemble du texte tend à préparer, sans la dévoiler, la pirouette du dernier vers. Souvent, il s'agit ainsi de provoquer un effet humoristique. Dans *Si six cents couteaux-scies*, le non-sens débouche sur une constatation soudain réaliste. L'humour de *Libellule et Pipistrelle* naît de néologismes préparés par l'élément narratif de la première strophe.

3. *Poésie de Papouasie* est un exemple très réussi de cette jubilation dans les mots, cette qualité d'un imaginaire débridé, cette logique dans l'absurde proche du surréalisme d'un Norge ou d'un Tardieu.

4. La simplicité du vocabulaire n'exclut pas, dans certains textes, la création de rimes inattendues (comme *magisters*, *dictionnaire*, *diserts* pour la troisième strophe de *Libellule et Pipistrelle*).

En bref, on pourrait dire que Pierre Coran use des mots comme des pièces d'un puzzle, cherchant à les agencer dans de nouvelles combinaisons tout en préservant, même dans la fantaisie, un embryon narratif ou la visualisation d'une image poétique facile à appréhender.

Cette alliance de tendresse et d'humour, dans le refus de tout didactisme, est, comme l'a souligné le poète Léopold Sédar Senghor, *un instrument idéal de la sensibilité des jeunes enfants à cet âge où vie et poésie ne sont pas dissociées.*

Une telle alchimie se retrouve dans *Animalicieux* où l'animal doté de parole en profite pour se présenter :

Le moustique

*Je te pique.
Tu me tapes.*

*Ma musique,
C'est du rap.*

*Je te pique.
Tu me rates.*

*Avec toi, je conjugue
Le balai et la fugue.*

(Animalicieux)

La coccinelle

*Dans les cieux,
Bête à bon Dieu.*

*Sur le sable,
Corne de diable.*

*Je n'envie pas l'hirondelle :
J'ai des îles sur les ailes.*

(Animalicieux)

Dans *Printemps d'artistes*, le poète se fait le complice de peintres célèbres : Arcimboldo, Monet, Botticelli, Goya, Ernst, Millet, Sérusier, Matisse, Magritte, Van Rysselberghe...

Pierre CORAN - 18

*Il a tonné le tonnerre,
Il a tonné à tonneaux.*

*Il a volé, à vau-l'eau,
Ma besace, mon chapeau
Et ma canne de bouleau.*

*Il m'a cassé les oreilles
En cent vingt et un morceaux.*

*Quand il s'est tu, le tonnerre,
J'ai recollé les morceaux,
Repris mon sac, mon chapeau
Et ma canne de bouleau.*

*À présent, dès le réveil,
J'ai des chants plein les oreilles
Comme les marchands d'oiseaux.*

(D'après *Le thérapeute* de René Magritte)

*Elles s'en viennent,
Elles s'en vont,
Les vagues creuses.*

*Elles s'en viennent,
Elles s'en vont,
Les promeneuses.*

*Elles s'en vont, elles s'en viennent
Avec des grâces d'éoliennes*

*Sur la grève qu'elles arpentent
Dans la clarté marine et menthe.*

(D'après *La promenade* de Théo Van Rysselberghe)

En un choix de près de cent poèmes, *Inimaginaire* multiplie les facettes de l'auteur qui navigue, sans la moindre contrainte et pour le plaisir, entre sens et non-sens, réel et utopie avec un même amour des mots et de l'enfance. Cet amour imprègne à loisir *L'atelier de poésie* qui se veut à la fois, pour l'école et la famille, guide et passerelle.

Inimaginaire

*Une planète
Tourne en ma tête,
Tourne sans trêve.*

*Une planète
Tourne en ma tête.
Elle m'enlève.*

*Tourne en ma tête
Une planète,
Tourne sans trêve.
J'y suis, j'y rêve.*

Liberté universelle

*Je , tu , île ,
Nous, vous , ailes.*

(Inimaginaire)

Boomerang

*J'ai jeté un oeil
Dans le dictionnaire
Au mot "superflu".*

*J'ai jeté un oeil
Dans le dictionnaire.
Il me l'a rendu.*

(Inimaginaire)

Golf

Crosse
Balle
 Caddie
Crosse
Balle
 Caddie
Crosse
Balle

Crosse
Balle
 Trou !
Crosse
Balle
 Caddie

Ô mondaine monotonie !

(Inimaginaire)

Sebi

*Elle flesouf,
Elle flesif*

*Et gitru
Et gitmu,*

*Selicavo,
Queloliso.*

*La sebi est vent
Et quelstriven.*

(Inimaginaire)

Crottin canin

*Sur les trottoirs,
Les cabots trottent,
Les cabots trottent,
Trottent les chiens.*

*Sur les trottoirs,
Les cabots crottent,
Les cabots crottent,
Crottent les chiens.*

*Et je slalome
– Suivez le guide! –
Entre boudins et pyramides.*

(Inimaginaire)

Les poèmes pour adultes de Pierre Coran sont assez méconnus. Dans ***La belle amour***, un de ses recueils les plus aboutis, il prend le pari de célébrer ce bonheur conjugal que l'on dit aujourd'hui denrée si rare ! Dédiés à Irène, épouse, récitante et complice, les poèmes suivent le chemin initiatique de l'amour : de la communion des sens à cette « fleur de sang » qui vient sceller un pacte et prolonger par la chair la pureté du chant.

*Ton corps,
Ton corps est comme une île
Qui prend naissance entre mes bras,*

*Une île
D'exil, claire et tranquille,
Où les bateaux n'arrivent pas.*

*Ton corps,
Ton corps est une vague
Dont le flux me ramène à toi.*

*Ton corps,
Ton corps est une bague
Que je connais au bout des doigts.*

*Ton corps,
Ton corps est un rivage
Où je me grise, où je me dore.*

*Ton corps,
Ton corps est une plage
Où je m'enlise, où je m'endors.*

*O femme rive, femme aurore,
Tu es l'embellie de mon corps.*

(La belle amour)

*Dire qu'il a suffi de s'aimer de plein gré
Sur un lit aux draps bleus comme un ciel de juillet
Pour que ton corps promu verger à l'instant même
Couve en son sein la fleur de sang de nos je t'aime.*

*Dire qu'il a fallu trois fois trois mois de veille,
Cent jours de cœur à cœur et de ventre à oreille
Avant que du verger devenu hémisphère
N'éclore un enfant blond aux fragiles paupières.*

*Dire que tant de gens osent singer l'amour
Et s'épingler un cœur qui bat à contre-jour
Quand vivre l'un sans l'autre n'est que monnaie de cuivre
Et que vivre dans l'autre, c'est déjà se survivre.*

*Dire qu'il a suffi de s'aimer de plein gré
Sur un lit aux draps bleus comme un ciel de juillet
Pour tendre à bout de bras ce nouveau-né qui semble
Se demander à qui de nous deux il ressemble.*

(La belle amour)

Inspiré de l'œuvre du peintre Roger Somville, *L'horizon n'est pas la mer* est un long poème philosophique qui interpelle à la fois par sa force et son étrangeté.

Il est entré en lui
Sans rencontrer de porte.
Aussitôt, son ennui
Tel un pan de peaux mortes,
De vernis sous eau-forte
S'écailla, se flétrit.

À l'issue d'un voyage intérieur intense vécu entre douleur et joie, entre nuit et lumière, « *il* » devenu « il », bien qu'enfin tourné vers l'autre, se retrouve voué au silence comme en témoigne ce douzain qui clôt le livre :

*Une main fêla le miroir
Et se posa sur une épaule.
Il se sentit moins dérisoire
Tel un aimant entre deux pôles.
Il marcha droit, les yeux voilés.
Son pas se fit plus lent, moins lourd.
Comme embelli, transfiguré,
Il doubla, tripla le parcours.
Quand enfin, il vit la lumière
Cercler sa nuit d'une auréole,
Il apprit, dès les yeux rouverts,
Qu'il avait perdu la parole.*

(L'horizon n'est pas la mer)

Comme l'édition bigraphique (dont le braille) du conte *Émeline qui voit tout*, la réécriture en octosyllabes du *Roman de Renart* (adapté en prose dès le 17^e siècle) et le récit en vers de *La flûte enchantée*, d'après le livret d'Emmanuel Schikaneder, symbolisent cette propension que l'auteur manifeste pour le défi et la singularité.

Mes Seigneurs,
Oyez, s'il vous plaît bien,
Je vois qu'en vérité,
Vous n'avez nulle envie
D'ouïr une homélie
Ou une vie de saint.
Lors, je vais, sans dédit,
Si vous daignez me croire,
Vous conter des histoires
De Renart le goupil
Et du loup Ysengrin.
Pour autant que vous consentiez
À m'ouïr de belle façon,
Par ma voix, le dit, s'il vous sied,
Peut vous donner doctes leçons
De tolérance et de sagesse
Puisque maintes gens n'ont de cesse,
Auparavant comme aujourd'hui,
D'être férus d'ignominie.

(Le roman de Renart)

Imagine des arbres rares
Dans un pays de hauts rochers.
Deux flancs de mont sont des remparts.
Au milieu, un temple est posé.

Apparaît un chasseur vêtu
D'un superbe habit d'Orient.
Le suit de près un long serpent.
L'homme fuit, en vain se dépêche :
Il a un arc mais pas de flèche.

Tamino implore les cieux :
– Ô dieux miséricordieux,
Aidez-moi ou je suis perdu.
À peine a-t-il poussé son cri
Que l'homme tombe évanoui.

...

*Sur un trône paré d'étoiles,
La Reine dans un flou de voile,
Est assise, entourée des Dames.*

*Avec un accent douloureux,
Elle maudit cet homme infâme
Qui lui a ravi, sous ses yeux,
Une fille à la si belle âme.*

...

*Dans un concert de cris de joie
Et de louanges à son nom,
Sarastro paraît, digne et droit,
Assis sur un char d'apparat
Tiré par six nobles lions.*

...

*Pamina rejoint Tamino.
Tous deux se disent leur bonheur
Devant les portes de Terreur.*

*Sitôt le mur de feu franchi,
La flûte enchantée les conduit
Vers l'inférieure chute d'eau.*

Ils en traversent le rideau.

*Et c'est pour eux la joie suprême
D'avoir, au mépris des dangers,
Vaincu l'impossible et l'extrême,
En couple et à égalité.*

(La flûte enchantée)

2. Le romancier

Des écrivains mènent de front ou successivement une carrière de poète et de romancier. Il en fut ainsi pour Plisnier et Ayguesparse, et maintenant pour Bertin et d'autres. Les romans de Pierre Coran tranchent totalement sur la production poétique, ils s'inscrivent dans le réalisme d'un fait divers porteur d'une vérité cachée, dans une écriture sans fioriture mais précise. L'humour du poète fait place à la lucidité parfois implacable du romancier qui adopte souvent une démarche proche de celle du comédien : *Certains de mes romans sont écrits à la première personne. Je ressens le besoin de me glisser dans la peau du personnage. Pour ce faire, j'explore et m'investis. Chaque situation doit être mûrie, expérimentée avant d'être habillée de mots.*

De plus, l'œuvre romanesque de Pierre Coran s'articule souvent autour d'une histoire vraie sur laquelle l'auteur a enquêté longuement. Ainsi, pour *Mémoire blanche*, Pierre Coran s'est fait enfermer dans une cellule de prison afin de décrire celle-ci de l'intérieur. Pour donner plus de consistance au personnage central, un alcoolique, l'auteur a vécu plusieurs mois avec des A.A. (Alcooliques Anonymes) et assisté, en témoin, à leurs thérapies. C'est la raison pour laquelle son roman sonne vrai.

J'ai cru être le jouet d'une hallucination. Une de plus. Mais j'ai dû admettre l'évidence : c'était bien un cri de femme, perçant comme une injure dans le matin maussade.

Je suis dans mon lit. Comment suis-je rentré ?

Ma mémoire est blanche.

Il en est toujours ainsi quand j'ai trop bu et que je m'éveille fourbu, en proie à cette sensation bizarre d'être sur un fil tendu au-dessus d'un brouillard de mer.

Quelle heure peut-il être ? J'ai vendu ma montre.

La venelle bourdonne.

Je titube jusqu'à la fenêtre. Des gens courent en agitant les bras. La patronne du bar se trouve parmi eux, les yeux bouffis sous un échafaudage de bigoudis. Les filles sont là, elles aussi, sans fard, crayeuses, le corps ficelé dans un peignoir à fleurs. Sans doute, comme ma mère le fit, cachent-elles dans quelque pension, des enfants sans père.

Je n'ai pas la force d'ouvrir la fenêtre.

L'eau de l'évier est moins froide que d'habitude. Il va falloir que je me frictionne la tête avec énergie si je veux que le feu vert se rallume. Jusqu'à la prochaine pause.

Dehors, ça grouille de plus en plus. Des pas claquent dans l'escalier.

Tout a été rapide.

La porte de ma chambre s'est ouverte brutalement. Un flic s'est figé sur le seuil, pareil à ces jouets à ressort et à clé qui s'arrêtent pile.

Il a ordonné : « Mains en l'air face au mur ! », puis il m'a tâté le corps.

J'ai baissé les bras. L'homme a enfoui son revolver dans une poche de sa veste. Il a ouvert l'armoire, retourné le lit, dispersé les journaux empilés.

« Habillez-vous ! ». Il s'est planté devant la fenêtre. J'ai failli lui demander pourquoi il avait fait irruption dans ma chambre, mais je me suis tu. Je savais que, de toute façon, je serais obligé de le suivre au poste.

Quand nous sommes apparus dans la cour, les curieux ont fait « oh ! », avant de s'écarter pour nous livrer passage. Des inconnus s'agglutinaient autour de la porte de Clarice. La patronne a crié « salaud ! », et les autres ont crié, avec elle, presque en mesure. Comme au théâtre. Un journaliste galopait dans l'impasse. Il nous a photographiés. Mon compagnon a redressé le buste.

Et ce ne fut qu'au moment où le flic poussait la porte arrière de la voiture cellulaire que mon cerveau se déglivra, se mit à bouillonner et que je sentis se rompre en moi je ne sais quelle entrave.

Un enfant venait de crier en me montrant du doigt : « C'est le monsieur qui a tué la Chouette ! ».

(Mémoire blanche)

Le style direct, incisif, imagé de **Mémoire blanche**, un livre d'espoir, le lecteur le retrouve dans **La peau de l'autre**, un drame de la désespérance. Écrite au scalpel avec une économie de mots et sans le moindre accent mélodramatique, l'histoire a pour thème le délicat problème de la légitime justice.

Le narrateur, Philippe Jaujac, est le père de Céline, quinze ans, retrouvée égorgée le long de la rivière aux eaux noires qui paresse en contrebas des terrils du Nord.

Ils sont venus à la maison. En civil. Vers dix-huit heures. C'était l'été. C'était aussi dimanche. La maison tiède sentait la confiture fraîchement mise en pots.

Le plus grand a dit :

— Nous venons pour votre fille.

Ma femme a compris tout de suite.

Elle a hurlé :

— Un accident ?

Le plus grand a répondu :

— Oui, en quelque sorte.

Il avait une cicatrice bleuâtre sous un œil et le front moite.

Ma femme a insisté :

— Elle est à l'hôpital ?

Le plus grand a dit :

— Non, c'était inutile.

Ma femme a répété :

— C'était...

Alors, elle est devenue blanche et raide. Elle s'est affaissée.

Au ralenti.

J'ai demandé, bêtement :

— Une voiture ?

Le plus grand a murmuré :

— Non... Quelqu'un.

— Qui ?

Il est devenu blanc. Sa cicatrice m'a semblé plus bleue. Le front m'est apparu plus luisant, plus gras. Une vitre sale.

La bouche a dit :

— On le saura bientôt.

L'autre a éternué. Il a marmotté un « pardon » ridicule.

Il y avait là ces deux hommes : le grand, le plus petit, ma femme affalée sur la moquette, les pots de confiture, le chien et moi. Des guêpes.

Ils ont étendu Laure sur le divan et parlé dans le téléphone. Le maire est entré. Sans doute avait-il frappé à la porte ? Il s'est avancé vers moi, livide.

Les deux autres ont ébauché un salut machinal. Le maire m'a annoncé, solennel :

— Monsieur Jaujac, ne bougez pas. Je m'occupe de tout.

J'ai retrouvé sa main dans la mienne. Avec ce malaise indistinct qu'on éprouve en enfilant le gant d'un autre. Le chien s'est mis à tourner autour des jambes du maire. Socrate avait envie de mordre. Et je lui ressemblais.

Une ambulance est arrivée. Presque tout de suite. Sans sirène. Puis elle est repartie avec Laure. Et cette fois, elle a hululé. De mon ventre, dans mes bras, mes mains, mes jambes, sous mon crâne, une chaleur montait, malsaine, qui devenait feu au niveau des yeux.

Le plus grand a déclaré :

— Nous aurons besoin de vous pour la reconnaître.

Le petit a enfin ouvert la bouche :

— Demain, à dix heures.

Puis il a griffonné quelque chose sur un papier. Il y avait des faces agglutinées aux fenêtres. Des éclats de voix. Le hululement. En écho dans mes oreilles. Les guêpes. L'odeur des confitures.

Le maire est sorti. Il a demandé le silence. Puis il est rentré. Le temps de répéter : « Je m'occupe de tout ». Et il est ressorti. Sous les flashes. Déjà.

*Le plus petit m'a tendu le papier.
C'est la première fois que je lisais l'adresse d'une morgue.*

(La peau de l'autre.)

Un chevilleur, Lazare Buvrines, est arrêté. Il reconnaît être l'auteur du meurtre puis rétracte ses aveux. La justice le remet en liberté faute de preuves. L'affaire s'enlise... Jaujac ne se résigne pas. Il harcèle Buvrines, le seul suspect que maints villageois croient coupable. Le chevilleur a révélé trop de détails troublants pour que sa présomption d'innocence soit crédible. Jaujac tue accidentellement Buvrines, un homicide par imprudence qui ne résoudra rien...

... Ils ne vont plus tarder. La piste est facile. Ils trouveront celui qu'ils recherchent. Dans le garage. Sur le lit. Sous les sangles. Dans l'urine.

Ce soir, demain peut-être, quelqu'un quelque part découpera Buvrines. Il le scalpera, lui décalottera le crâne. Pour mettre à nu le cerveau, les lobes. Puis l'homme aux mains caoutchoutées sondera les muscles. Et en priorité, ceux du bras gauche. Il disséquera le pli du coude. À cause du cathéter. Il prélèvera des viscères. Aux seules fins d'analyse.

Buvrines, comme Céline, finira dans un sac. De même marque. De même morgue.

Ma raison se plombe. Muette est ma douleur. Et le temps suspendu, désormais sans importance.

J'ai re placé la photo de Céline au-dessus du piano.

Je suis assis sur une chaise. Face à la porte d'entrée. Valise bouclée. Entre le seuil et moi, une mobylette rouge. J'ai décroché le téléphone. Enlevé la pile de la sonnette d'entrée. Pour la dernière fois.

Les poissons ont leurs puces séchées. Socrate aura Florence. En attendant Laure. Au printemps, Léontine sortira de sa mort provisoire.

... Ils vont arriver. En civil.

Ce ne sera pas l'été. Ni un dimanche.

Il y aura peut-être un petit. Et un plus grand. Avec une cicatrice bleuâtre sous un œil. Et un front moite.

Ils ne diront pas : « Nous venons pour votre fille ». Et Laure ne deviendra pas blanche et raide.

Il restera le chien, sa patte boudinée. Il montrera les dents. Et je le ferai taire.

Je ne mentirai pas. Ils me croiront peut-être.

Des gens me comprendront : les parents d'Ursula, le grand-père de Perpignan. Celles et ceux qui pleurent un enfant assassiné autre part. Ou qui le pleureront demain, les ongles au fond des paumes.

Je ne voulais pas la peau de l'autre. Seulement sa vérité.

Parce qu'il avait menti. Au moment de l'aveu. Ou après.

Et que le bénéfice du doute profite trop souvent au mensonge.

Parce qu'il n'y eut qu'une seule piste. À ce jour.

Et une certitude : la condamnation de ma fille. À perpétuité.

Ils sont dans l'avant-cour.

Je refuserai les menottes.

Ils me mettront trois jours au secret. Puis quelqu'un ouvrira ma cellule et m'annoncera qu'une femme m'attend au parloir. Je ne baisserai pas les yeux.

Il nous faudra sans doute une longue patience.

Nous ne connaissons plus le bonheur d'avant les confitures.

Mais il nous restera la possibilité d'être moins malheureux après les chrysanthèmes.

Laure ne saura jamais que les morts pleurent.

(La peau de l'autre.)

Pour ce roman, Pierre Coran a utilisé une affaire judiciaire non élucidée. Il a refait l'enquête, s'est forgé une certitude ; la démarche du romancier complète celle de l'enquêteur au moment où il faut décrire, sonder les réactions du père, imaginer les actes qui peuvent ou ne peuvent pas être réprimés.

Passionné très tôt par les œuvres de Simenon, au point d'envisager de suivre un cousin qui joue les Maigret à la P.J. de Mons, Pierre Coran, au fil de ses romans, ne se prive pas d'enquêter. Dans *Terminus Odéon*, l'investigateur n'est pas un policier mais un professeur de musique entraîné, malgré lui, dans une spirale née d'une inexplicable disparition d'élève.

Suspense garanti !

C'est lui. Il est là, à l'angle des rues Bergère et du Faubourg-Montmartre, assis sur le trottoir, dos au mur, parmi des fleurs coupées. Il joue du Vivaldi sur un violon blanc : Haddock.

Je pourrais le saluer, lui rappeler ma ville, la rue Poisson, lui parler d'Alexis. Mais je reste à l'écart des passants qui l'écoutent. (...)

J'observe Haddock depuis une voiture louée. Entre deux mélodies, il vend ses bouquets. Rien dans le comportement de l'illuminé ne trahit le truand. Et pourtant, un doute me tenaille. Une phrase de Baruch me cerne la mémoire : « Quand un disparu est retrouvé, on dit qu'on a pensé à tout sauf à ça ».

Et si Haddock était ce « ça » ?

La piste parisienne aboutira dans le métro, à la station «Odéon»... Qu'en sera le «terminus»? Mystère... et imprévu.

Autre roman policier destiné aux plus jeunes, **Les matous d'Osiris**, met en situation deux enquêteurs parallèles. L'inspecteur de P.J., Charles-Hubert (dont c'est la première affaire !) est peu discret à la table familiale. Son frère cadet, Aurélien, prête une oreille attentive aux propos de l'inspecteur Frangin et mène des investigations personnelles. Deux limiers, deux styles !

Qui des deux découvrira l'assassin des trois chats de concours retrouvés éventrés et la langue coupée dans le vide-ordures de l'immeuble Osiris ? C'est le piment du livre.

Dans **Les disparus de Lilliput** (des nains de jardin !) et **La momie d'Halloween** (une invasion de cafards !), courts romans destinés aux plus petits, Pierre Coran met en situation deux jeunes «enquêteurs» aussi curieux que perspicaces. Ici, l'humour imprègne l'aventure et donne le ton.

L'ombre de papier est une œuvre prenante dont le personnage central est un jeune accidenté de la route.

Julien ouvrit les yeux. Dans la pénombre, la salle de réveil se mit à tourner avec une lenteur de carrousel antique.

Julien referma les paupières. Il ne restait dans sa mémoire qu'une moto surgie de nulle part qui cahotait, crachotait sur le trottoir.

De l'impact, aucun souvenir.

Le trou.

Julien vit, en appartement, avec Ludivine, sa mère, prénommée Divine depuis le départ de son époux. En aller simple.

Leur coexistence a ses embellies.

Il vente. La vitre épuise les giboulées.

Julien écrit un poème qui parle d'aube déchirante. Devant la fenêtre, Divine agite des aiguilles, torture des cartons. La tapisserie est sa terre d'asile, son île de coton.

— Un jour, dit soudain Julien, à mi-voix, et sans rire, un jour, je serai funambule.

Elle connaît aussi des brouillards. La rééducation jugée trop lente déprime Julien dont la langueur s'aggrave et inquiète Divine.

Mais, de Bourges, et grâce à la complicité de deux chirurgiens, arrive une lettre, celle de Thomas forcé, lui aussi, à la suite d'un accident similaire, de végéter dans un fauteuil roulant.

Les garçons promettent de ne pas se voir ni de s'entendre avant d'avoir recouvré l'usage de leurs jambes.

S'établit alors un dialogue écrit en clair-obscur ponctué d'enthousiasmes et de désenchantements.

Mais ***L'ombre de papier*** est un roman piégé. Aussi serait-il dommage de donner aux futurs lecteurs la clef de cette œuvre romanesque dont l'épilogue, bien que réaliste, s'avère imprévisible.

* * *

* *

Pierre Coran ne considère pas, à raison, *l'esprit d'enfance* comme une quelconque tare, mais comme un privilège – qu'il estime cependant insuffisant sans un amour vrai de l'enfance.

Ce don est inné comme l'est sans doute cette connivence, cette complicité naturelle qui existe, au niveau du langage, entre l'enfant et certains adultes... dira-t-il.

Ecrire pour la jeunesse et se savoir apprécié des jeunes amènent l'auteur à un désir avoué de surpassement. Pédagogue de terrain, Pierre Coran connaît et apprécie la jeunesse d'aujourd'hui. Cela lui permet d'infléchir quelques clichés qui ont la vie dure : *La génération qui lève a plus de personnalité et d'humour que la précédente. Elle vaut mieux que l'image donnée par les médias obnubilés par les exactions de quelques-uns. Il faut le dire, le répéter, le croire. C'est sans doute la seule certitude que je cultive au-delà du doute, de ce doute « à la Montaigne » qui permet aux esprits libérés de se croire libres de pensée.*

En fait, l'œuvre de Pierre Coran, tant poétique que romanesque, toujours limpide, sans souci d'écoles ou de modes, s'étend ainsi de l'imaginaire de l'enfant au surréalisme de l'adolescent ou de l'adulte.

Son cheminement est à l'image d'un alexandrin du Prince de Ligne que l'écrivain a choisi pour devise :

J'avance dans l'hiver à force de printemps.

Ses printemps portent trace de ce souci constant de s'émerveiller, de traduire, sans la trahir, la part d'enfance qui incombe à tout homme et qui le mènera, par le sentier des mots, à découvrir sa vérité.

Carl NORAC